

— Fiche de lecture —
L'élevage est une relation morale
Jocelyne Porcher

Matières à penser par Frédéric Worms, Animal humain 2/5, France Culture

[<https://www.franceculture.fr/emissions/matieres-a-penser/animal-humain-25-lelevage-est-une-relation-morale>]

Diffusée le 05 novembre 2019

Pourquoi ce podcast

L'absence du répondant est l'une des principales manifestations, sinon une des causes majeures du malêtre ordinaire. Le répondant est d'abord un sujet ou un ensemble de sujets qui reçoit, accueille et soutient nos questions sur ce que nous sommes et devenons. Plus banalement, il répond aux questions cruciales de notre vie quotidienne. La disparition du répondant humain aux questions et aux demandes que nous formulons est la conséquence de la culture du contrôle et des idéologies de la technique.¹

Ce très court extrait de René Kaës, pêché en note de bas de page, me cause d'être paumé et d'avoir besoin de la relation, de l'autre, de son retour en miroir, pour se situer, s'appréhender soi-même.

C'est quelque chose de cet ordre-là que j'ai retenu du propos de Jocelyne Porcher dans ce podcast : nous avons besoin de la relation pour se penser humainement ; nous avons besoin de la notion de mort pour penser la vie, pour se penser vivant. Jocelyne Porcher nous invite ici à penser les relations humaines à partir des relations à l'animal. C'est ce parallèle qui m'amène à noter ici ce que je retiens de ce podcast.

Jocelyne Porcher est directrice de recherche à l'INRA et autrice de nombreux ouvrages de différents genres littéraires, dont *Vivre avec les animaux* (2011) et *Cause animale, cause du capital* (2019)². Ancienne éleveuse, ses travaux de recherche s'appuient à la fois sur l'expérience de son vécu et sur des entretiens réalisés plus récemment auprès d'éleveurs. Dans ce podcast, elle se soulève avec un propos brillamment construit face à l'argumentaire des mouvements de libération animale – mouvements que je trouve moi-même par ailleurs toujours un peu intarissables sur la souffrance animale et un peu trop taiseux sur la souffrance humaine.

Le propos

Ce qui est au cœur des travaux de Jocelyne Porcher est avant tout la relation ; la relation humain-animal qu'elle ne déconnecte pas d'une relation entre être humains.

Elle observe deux types de relation à l'animal : une relation avec l'animal où on est humain et une autre où l'on perd son humanité. Elle distingue par ailleurs l'élevage de la production industrielle de matière animale (parfois appelée « élevage industriel » ce qui, pour Porcher, est un oxymore).

La relation d'élevage, qu'il soit fermier ou domestique (on élève aussi bien vaches et cochons que chiens et chats), est une relation de travail : un travaille qui élève, qui grandit. « L'élevage est une relation qui nous grandit », « une relation d'agrandissement ». Jocelyne Porcher s'arrête précisément sur le terme « élever », notant qu'on appelle une génisse « une élève », que l'analogie la plus fréquente dans les entretiens avec les éleveurs est celle de l'instituteur et qu'ils disent qu'ils « vont au soin », qu'ils « vont soigner les bêtes ». Soigner n'est pas ici que médical, il s'agit de prendre soin, d'avoir égard à. De considérer. L'élevage est une relation de respect et de travail.

1 René Kaës dans *Le malêtre* (2012), cité dans *La Fabrique d'un monde à sa main comme projet d'émancipation*, Florence Giust-Desprairies, Nouvelle revue de psychosociologie, 2019.

2 Voir d'ailleurs les notes de lecture d'Aude Vidal à <http://blog.ecologie-politique.eu/post/Cause-animale-cause-du-capital>.

Et c'est précisément ce qui nous rend humain. La relation de travail d'élevage nous est nécessaire pour être humain. Elle disparaît dans la production industrielle de matière animale où la relation n'est alors plus que profit.

Lors d'un stage en abattoir porcin, elle découvre la disparition de cette relation à l'animal et cherche à comprendre le rapport qu'ont ces gens pourtant « gentils » avec qui elle travaille et peut discuter à l'animal qu'ils abattent. Cette incompréhension motive la reprise de ses études et elle s'appuiera sur les travaux de Christophe Dejours sur la souffrance éthique pour comprendre et prendre en compte la souffrance que les humains se créent en travaillant ainsi.

Ce qu'elle repère alors est qu'à la différence de la relation d'élevage, la mort industrielle ne passe pas d'abord par la vie. Dans l'élevage, la mort termine la vie, mais la vie de l'animal existe dans la vie de l'éleveur. Dans la mort industrielle, il n'y a que la mort, or (et c'est là que Porcher verse dans la dialectique) « il n'y a que ce qui vit qui peut mourir ». Dès lors, en abattoir, il ne s'agit pas de mort mais de technique, de gestes mécaniques. Il faut considérer la vie pour concevoir la mort, et inversement.

Dire « la mort fait partie de la vie » n'est pas qu'une complaisance de bons sentiments, c'est une reconnaissance de ce qui est nécessaire. La mort est nécessaire parce que nous sommes dans des systèmes finis. Quand les éleveurs disent « On les tue parce qu'on ne peut pas tous les garder », il ne s'agit pas d'une défausse un peu lâche et cynique mais d'une logique de finitude : s'il y a des animaux qui naissent, il faut qu'il y en ait qui partent. Sans compter que l'animal fait partie du régime alimentaire des être humains. À revers d'une idée reçue, Jocelyne Porcher soutient que « l'élevage c'est le contraire de la prédation, c'est de la pacification du rapport entre les vivants ». Interpellée sur l'interdit du meurtre en société, elle répond qu'il appartient au monde humain, qu'il est une règle sur lequel repose ce monde de l'entre-nous humain, mais qu'il n'appartient pas à la communauté élargie que nous formons avec le monde animal car cet interdit n'existe pas dans le monde animal. Autrement dit, les règles que nous nous attribuons n'ont pas à s'appliquer automatiquement à cette communauté élargie puisque le monde animal possède ses propres règles ; les lois, règles et interdits de cette communauté élargie seraient donc différents de ceux de la communauté humaine autant que de ceux de la communauté animale.

Jocelyne Porcher n'est pas pour autant indifférente à ce qu'on pourrait appeler « la condition animale », au contraire. Elle partage la même indignation contre de la production animale industrielle que les mouvements de libération animale, mais s'oppose à leur réponse :

La proposition animaliste c'est finalement de régler le problème qu'on a avec la mort des animaux en se séparant des animaux. [...] La libération animale c'est de se débarrasser des animaux parce que vivre avec les animaux ça crée des problèmes, ça nous renvoie à tout ce qui fait peur. [...] Quand on est éleveur on est confronté à la maladie, la souffrance, la mort, au quotidien.

Pour Jocelyne Porcher, c'est la relation qui compte, pas la libération. Vouloir se libérer de l'animal, c'est vouloir se libérer de notre condition de vivant, de ce qui nous fait peur : « mourir, premièrement, mais aussi avoir un corps, être vulnérable ».

Selon elle, l'élevage est « la matrice de nos relations ».

Ce que j'en retiens, en lien avec la recherche

Tout d'abord, la façon dont Jocelyne Porcher parle de ses travaux rappelle la recherche-action : de partir de ses constats et colères liés à son propre terrain, de vouloir se les expliquer et de rencontrer ses pairs pour cela. J'y reconnais la démarche.

Dans le contenu du propos, j'observe un certain courage dans le propos de Jocelyne Porcher. Un courage de la vérité, qui affronte ce dont on a peur. J'aime l'idée qu'elle apporte sur la nécessité que les choses s'éprouvent. Qu'il nous faut, en tant qu'humains, faire face à tout ce qui nous est insupportable car réside là la condition même de notre humanité.

Dès lors, sommes nous humains dans un monde édulcoré et aseptisé, tout lissé de bienveillance et de soin à soi ? Et si le soin n'avait de valeur que dans la relation qui s'éprouve, que dans la relation qui agrandit ? Que dans la relation qui confronte, qui inconforte parfois, qui ne berce pas. Une relation qui n'est pas sous anesthésie.

Qu'est-ce que le milieu de l'éducation populaire militante et alternative rennaise évite, à quoi ne veut-il pas se confronter ? Qu'est-ce qui dans la relation nous grandit une fois qu'on dépasse l'anesthésie ?

Ce qui suppose qu'on ne grandit pas sous anesthésie... Est-ce vraiment le cas ?

Et pour ma part, est-il possible d'être courageuse sans être accusatrice ? Peut-être faut-il pouvoir considérer la peur : de quoi souffre-t-on autant pour avoir besoin de s'anesthésier ?